

Penser sa pratique

Pour situer le texte: Ce texte reproduit en la développant une intervention du 2/03/2011, au DUAPr ¹

La pensée s'est constituée par sauts successifs, de l'homéostasie à l'anticipation puis à la représentation et enfin à l'ordre de la langue, aboutissant à sa fonction d'équilibrage entre le pulsionnel, le narcissisme, et l'inscription dans l'échange symbolique généralisé qui constitue l'espace social. Mais elle est aussi un avatar de la relation d'objet en tant que long effort, toujours mis en échec, pour dissocier l'amour de la mort. Elle prend sa place dans le travail d'accès à l'identité, comme création interminable de soi.

La pratique, qui est la pensée faite acte, est un cas particulier de cette création de soi indissociable de la trame sociale où chaque sujet s'inscrit. Mais les sociétés réelles, plurielles, historiques, contradictoires, sont bien différentes de l'espace symbolique intemporel et cohérent postulé par l'inconscient. D'où le compromis d'un repli sur des espaces d'alliances, unifiés autour de partialités fondatrices.

Au-delà de ces pratiques « primaires », émergent, dans le cadre des dispositifs institutionnels, des pratiques « secondaires », identifiables dans la division sociale du travail. Et parmi elles, les pratiques spécifiques du « travail social » au sens large, où opère majoritairement l'analyse de la pratique. C'est sur les spécificités de cette dernière que se conclut le texte

Mots-clés: penser, pratique; théoriser, homéostasie, analyse de la pratique, représentation, anticipation, entropie, négentropie, identité, le même et l'autre, historicité, alliance, partialité, chaos auto-organisateur, erreur, désaccord, désaccord interne, pratique primaire, pratique secondaire, praticien, pratiques productives, fusil à tirer dans les coins, mythes unificateurs, légitimation, langue présumée savante, bibliothèque de ressources, légitimation

N.B. : dans l'ensemble des textes mis en ligne

1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur.

2. Les notes de bas de page font partie du texte original ou contiennent des indications bibliographiques.. Les lettres minuscules en exposant renvoient aux commentaires en marge ou en encart, qui sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.

3. Les n^{os} de référence (①, ②, ③, etc.) renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte. Il se peut que certaines de ces références ne soient pas encore en ligne. Vous pouvez vous inscrire pour être tenus informés à mesure des mises en ligne.

1 Diplôme Universitaire d'Analyse de la Pratique de l'université Lyon 2.

J'emploie souvent des expressions qui se ressemblent, et qui pourtant désignent des choses différentes : penser sa pratique, ce n'est pas la même chose que penser à partir de la pratique, de la même façon que la formation "à partir de la pratique" n'était pas la même chose qu'une formation "à la pratique" ni une formation "par la pratique". Et c'est encore un autre énoncé que "théoriser sa pratique", qui renvoie certes au "penser sa pratique", mais comme un avatar bien particulier.

On va donc d'abord s'attarder un peu sur ce qu'il en est de ces mots apparemment si simples: "penser" et "pratique". Et ce mot d'avatar va encore bien nous servir, car cette quête nous conduira à décrire une série d'emboîtements de processus, qui se spécifient peu à peu, le plus général étant celui qui constitue la vie même, à savoir l'homéostasie. Peut-être trouverez-vous que c'est remonter un peu loin, plus loin encore que le Déluge... Mais cette mise en perspective est sous-tendue par une volonté de décentration par rapport à une image d'Épinal du "praticien essayant de penser sa pratique": l'image implicite d'un "être pensant" désincarné, poussé par des enjeux transcendants, derrière lesquels disparaîtrait sa finitude d'être singulier. Le praticien, c'est un vivant, occupé, comme tous les vivants, à optimiser son rapport au milieu en fonction de ses enjeux de vivant. Et c'est un humain occupé, comme tous les humains, à réinventer en permanence, entre son chaos pulsionnel, l'histoire de ses relations d'objet, et son inscription dans le tissu complexe des liens sociaux et de l'Histoire, des compromis vivables.

C'est pourquoi nous ferons d'abord un long détour pour, en réduisant progressivement la focale, en revenir in fine aux préoccupations des praticiens de l'Analyse de la pratique, engagés dans une formation à l'Analyse de la pratique – le mot « pratique » et ses dérivés se répétant ici parce que ce qu'il désigne y œuvre en abyme.

Penser

la représentation

La **pensée** peut se décrire comme l'un des avatars de la **représentation**. Celle-ci nous est si familière, est si constamment en nous, que personne n'est surpris de ce qui la définit : la capacité, au pied de la lettre, à « rendre présent » un absent – un éprouvé absent, une perception absente, et le plus souvent un assemblage complexe de perceptions et d'éprouvés qu'on peut nommer une **scène**. Mais si l'on y réfléchit un peu, cette présence de l'absent n'est-elle pas un surprenant paradoxe ?

Toutefois, même si le contenu de la représentation est toujours déterminé par des expériences antérieures, à la fois émotionnelles et perceptives, elle les recombine toujours dans une dynamique dont l'objet est le futur, immédiat ou lointain.

L'anticipation

La représentation est l'un des avatars de **l'anticipation**. On repère très bien, dans l'arbre de l'évolution, l'apparition de cette faculté à ne plus se contenter de mettre en œuvre des processus prédéterminés en réponse aux aléas d'une réalité externe chaotique, mais à faire au contraire **décroître localement l'entropie** (le désordre), dans l'environnement du vivant, en repérant et en utilisant la part d'ordre dans ce chaos (sa **néguentropie**), – ce qui a subsidiairement pour effet d'accroître légèrement l'entropie du reste de l'univers, deuxième principe de la thermodynamique² oblige, mais ça le vivant s'en moque. Par exemple, la conduite de **piège**, à partir des reptiles, accroît la probabilité d'apparition d'une proie dans le champ perceptif.

L'anticipation est donc l'un des **avatars de l'homéostasie**, qui définit la vie: c'est-à-dire justement la conservation dans le temps d'un espace localisé (le milieu interne) dont l'entropie est considérablement plus faible que celle du milieu externe. L'anticipation revient à sécréter un environnement d'entropie intermédiaire entre celle du milieu interne et celle du reste de l'univers.

Mais, évidemment, depuis les tropismes guidant nos ancêtres unicellulaires vers un milieu plus hospitalier, et même depuis la patience du crocodile à l'affût dans son marigot, beaucoup de complexité s'est rajoutée en couches superposées et intriquées, qui rendent mon préambule de médiocre usage dans... la pratique. Allons donc y voir d'un peu plus près.

L'inscription dans la langue

Le saut décisif qui fait passer de la représentation à la pensée, c'est l'inscription de la représentation dans un **ordre structuré** dont la langue *stricto sensu* est à la fois le noyau et le paradigme. Un "ordre", cela veut dire que toutes les combinaisons possibles ne sont pas équiprobables, ou en d'autres termes qu'il est possible d'énoncer des règles retenant certaines de ces combinaisons, et en éliminant d'autres, ou du moins restreignant considérablement leur probabilité. Un ordre fait de grammaire, mais aussi de vraisemblance, de bienséance, etc.

De cet ordre, on peut retenir deux caractéristiques:

² Principe de la physique qui stipule que toute transformation d'un système s'effectue avec augmentation de l'entropie globale

- il est garanti par un **échange continu entre les sujets** qui lui prêtent allégeance. Du moins cette garantie est-elle postulée, et tous les humains font de cette postulation un enjeu vital, simplement parce que s'il n'est pas garanti, il s'effondre, et que pour le garantir, nous n'avons rien d'autre. C'est à ce point que la lutte du sujet pour sa survie (psychique) revêt les habits d'une lutte pour la **prévalence d'un enjeu universel**.
- il est, par essence, représenté comme **ordre s'imposant au monde**. Mais le hic est qu'il n'y parvient que très imparfaitement, et cet écart incessamment attesté, et reconvoquant incessamment la terreur de son effondrement, est, comme on va le voir, de conséquence considérable.

La pensée fonctionne donc à la fois comme

l'espace privilégié de l'anticipation par rapport aux aléas de la réalité,

et comme **l'espace d'équilibrage** entre les enjeux libidinaux et pulsionnels, d'une part, et les possibilités que leur laisse l'échange symbolique socialisé.

les deux chaînes superposées

Dernière précision, et non des moindres, à propos de la pensée ainsi entendue : elle est la **superposition d'une chaîne consciente** et d'une **chaîne inconsciente** qui parasite la première, ou plus exactement qui la surdétermine à la faveur de ses marges d'indétermination (le paradigme en est l'association libre), quitte lorsque ces marges sont insuffisantes à détricoter partiellement, autant que nécessaire, l'ordre de la chaîne consciente (le paradigme est alors le lapsus ou l'acte manqué).

La pratique,

un agir socialisé

Si l'on s'interroge maintenant sur le mot "pratique", s'impose immédiatement une référence à **l'agir socialisé**, dont elle est une spécification particulière.

L'agir socialisé est lui-même une **spécification de la langue** : car les actes sont comme des mots, et leur enchaînement a la même structure qu'un discours. Cette présence d'une structure de type linguistique caractérise d'ailleurs tout ce qui est social, et on peut aller jusqu'à dire qu'elle le définit.

Nous conviendrons de parler de pratique, lorsqu'un sujet se **représente lui-même, consciemment**, comme cherchant à ordonner à travers le filtre d'un **sens cohérent** l'ensemble

de ses agirs socialisés, se déployant dans un champ social identifié, professionnel souvent, mais pas toujours.

La prévalence du sens

Nous sommes donc renvoyés à la notion de **sens**: qui est à prendre ici dans toute sa polysémie, puisque « sens » est apparenté d'une part à la signification, donc au rapport entre signifiant et signifié dans une langue (le « sens d'un mot »), et d'autre part à la direction (le « sens de circulation »), donc à la polarité d'un trajet dans l'espace. La conjonction des deux nous conduit à considérer le sens comme une **dynamique de renforcement** de la cohérence de l'ordre symbolique, et plus précisément de l'inscription du sujet dans l'ordre symbolique dont dépend sa survie psychique.

À la lumière de ce qu'on vient de dire de la pensée, penser la pratique devient un pléonasma puisque la pratique est une **pensée faite acte**, et comme telle, elle se définit par ce même travail d'équilibrage entre enjeux libidinaux et narcissiques et ordre symbolique.

L'identification

Avec toutefois une **précision supplémentaire**, qui n'a rien d'accessoire : c'est qu'elle relève de l'**un des processus** essentiels de cet équilibrage, qu'est **l'identification**. Au sens, certes, où on l'entend usuellement, celui de décalque, de “se faire identique”. Mais surtout au point où ce sens se noue intimement avec un autre sens: celui de “se fabriquer une identité” ^①. Un nouage dans lequel l'identification se révèle comme le travail psychique pour tenter de réduire une faille ouverte par le paradoxe du même et de l'autre (je deviens moi-même en fabriquant une combinaison originale d'identifications à d'autres).

dissocier l'amour de la mort

Or ce paradoxe est une autre formulation du paradoxe fondateur qu'on retrouve à toutes les étapes de la vie psychique: celui de l'amour et de la mort.

Pour éclairer ce point essentiel et faire le lien avec la pratique, il faut de nouveau remonter à des considérations plus fondamentales. Si l'amour archaïque a pour but de “ne faire qu'un avec l'autre”, il bute sur un obstacle incontournable : si j'y réussis, l'un de nous aura disparu, et savoir lequel est une question indécidable. L'amour et la mort sont ainsi les deux facettes indissolubles et pourtant inconciliables du lien à l'objet ^②. On peut décrire l'histoire de la vie psychique comme une succession de tentatives pour dissocier l'amour de la mort, en produisant

des formations de plus en plus complexes, qui chacune produisent une nouvelle figure de cette insupportable intrication, et contraint le sujet à en inventer encore de nouvelles.

En sautant les étapes, on retrouve ainsi ce même paradoxe sur la scène œdipienne. En effet, si le sujet se trouve protégé du risque d'être détruit par l'objet par son renoncement à faire un tout avec lui, le paradoxe s'est déplacé sur la nécessité, pour être reconnu dans une place (donc être aimé), de se mettre "à la place" du rival œdipien, ce qui signifie à la fois l'en déloger (donc le détruire) et l'introjecter (donc l'aimer). Le « meurtre du père », une expression dont usent et abusent les dérivés délavés de la psychanalyse, est en vérité, comme celui de la mère, inexorablement infiltré d'amour.

S'insérer dans le système des places

Mais cette histoire à trois ne se comprend que comme la préfiguration et en même temps l'emblème d'une histoire du rapport du sujet à l'humanité entière. Car pour échapper à la place du laissé pour compte sans déloger de sa place l'occupant légitime, le sujet doit découvrir une place originale échappant à cette aporie. Mais cette issue ne s'ouvre que lorsqu'il découvre que ses parents ont traversé la même épreuve, et donc aussi les parents de ses parents, et, *in fine*, que tous les humains sont inscrits dans un ordre généalogique. Celui-ci est la matrice d'un système généralisé des places où chacun doit pouvoir trouver la sienne. L'ordre généalogique substitue, au pathétique d'une tragédie sans issue, une historicité riche d'une infinité de possibles. Il est isomorphe à l'ordre symbolique, celui de la langue et de la culture, parce qu'il en est le fondement.

Trouver sa place reste redoutable parce que toujours suspect d'être synonyme de « prendre la place d'un autre ». Mais ce "tout ou rien", ce "lui (ou elle) ou moi", est contrebalancé par la possibilité de le moduler pour en faire une place singulière; autrement dit de **décliner** le système originel des places par le jeu d'identifications croisées, selon un processus qui s'apparente à ce que la génétique nomme des "**translocations**"³. Chaque sujet emprunte l'essentiel de ses traits identitaires à l'un de ses parents, mais aussi une bonne part à l'autre ; il ajoute en outre, dans le creuset, des emprunts aux multiples objets dérivés des objets œdipiens que la vie lui a fait rencontrer; et enfin, tout au long de sa vie, il recombine sans cesse l'ensemble en une création continue de soi-même.

³ Si pour l'essentiel le génome parental est reproduit à l'identique, il produit cependant des individus, non seulement parce que les ADN parentaux se métissent, mais parce que dans ce métissage; des gènes se déplacent aléatoirement dans la chaîne moléculaire qui forme chacun des deux brins de l'ADN.

Penser sa pratique,

indissociablement création de soi et inscription sociale

Penser sa pratique, créer sa pratique est un aspect particulier de cette création de soi. Une pratique est donc à la fois **individuelle par essence**, et en même temps **sociale de part en part**, parce que soumise à la langue du *socius*. Chaque sujet qui essaie d'y inscrire sa vie (et donc entre autres sa pratique), n'existe que référé au système des places possibles que les autres sont prêts à lui reconnaître, car il ne peut dissocier ce travail d'unification interne du fait qu'il n'existe que comme **candidat permanent à la reconnaissance** des autres.

l'échec des sociétés réelles à incarner l'ordre symbolique

Idéalement de **tous** les autres. Sauf que là, il bute sur le fait les sociétés réelles, et les sociétés contemporaines moins encore que toutes les autres, sont loin de présenter la belle unité que l'inconscient attend d'elles. Elles ne sont que contradictions, juxtapositions d'étrangetés, variabilité historique. L'ordre symbolique échoue massivement à atteindre l'universalité. De cette reconnaissance par un *socius* que l'on pourrait traiter comme objet unifié, il faut donc vite faire le deuil. À défaut, ce que chacun du coup désigne (ou plutôt ce qui se désigne en chacun), pour tenir cette place de représentant de ce que Lacan nomme "l'objet A", ce sera une configuration sociale particulière que nous nommerons **espace d'alliance**. Cela se traduit concrètement par le fait que toute pratique est non seulement à la fois individuelle et sociale au sens large, mais le plus souvent inféodée à un espace collectif déterminé, à l'intérieur d'un **réseau d'espaces d'alliances** qui est en même temps **réseau d'antagonismes**.

espaces d'alliance et partialité

Dès lors les espaces de pratique réels sont marqués par une notion centrale: celle de **partialité** ③ ④. S'il reste vrai que les pratiques s'inscrivent dans le travail de chaque sujet pour mettre de l'unité, simultanément, entre ses enjeux internes et entre ceux-ci et une organisation symbolique, c'est en identifiant cette dernière à celle de ses espaces d'alliance. Mais comme ils sont aléatoirement en antagonisme ou en cohérence avec les autres espaces sociaux, cela entre en contradiction directe avec l'idéal de la pensée comme devant accéder à une "vérité" universelle (souvent, mais pas toujours, rapportée dans notre culture au paradigme scientifique). Les pratiques hésitent alors entre l'affichage d'une partialité revendiquée, dans une dramaturgie militante qui se désigne des adversaires en dehors de l'espace d'alliance, soit par la **postulation**

fantasmatique d'une allégeance à une vérité universelle, vite démonétisée, du moins à un regard extérieur.

Ce travail d'équilibrage que mène chaque sujet, pour son propre compte, à l'intérieur d'un espace d'alliance, y fait fonctionner intensivement l'échange symbolique, contribuant à la fois à le fragiliser par les contradictions que ses membres peuvent y injecter ou y renforcer, et à le consolider par la **production de consensus** qui résulte du jeu aléatoire des échanges. Un espace d'alliance s'analyse alors comme un **chaos auto-organisateur**^④, où l'attracteur déterminant est l'enjeu partagé par tous de trouver un espace d'appartenance assez cohérent pour servir de représentant à l'introuvable ordre symbolique universel.

L'intrication des espaces d'alliance multiples

Mais cette description est encore trop simple: car non seulement les espaces d'alliance sont pluriels, mais encore ils s'intriquent à l'infini, du moins dans les sociétés modernes. S'ils n'étaient que multiples, mais exclusifs les uns des autres, un sujet pourrait se contenter d'en choisir un et de renvoyer tous les autres à l'étrangeté. Hélas, chacun a de multiples appartenances, donc de multiples allégeances, selon sa famille d'origine, son milieu professionnel, sa formation, sa profession, son niveau hiérarchique, son âge, son sexe, ses allégeances idéologiques, etc. Tout processus d'équilibrage en un point de cet espace complexe d'appartenances tend alors à produire de la contradiction dans ses autres espaces d'appartenance, ou à aiguïser ses conflits internes, ou le plus souvent les deux.

les épreuves de l'erreur et du désaccord

Dès lors se multiplient les confrontations à ces **trois épreuves** (et à l'infinité de leurs combinaisons), que sont l'expérience de l'**erreur**, l'expérience du **désaccord** à l'intérieur de l'espace d'alliance, et à celle du **désaccord interne** (entre les identifications multiples)^⑤.

L'erreur: les anticipations découlant de l'appareil idéologique qui cimente l'espace d'alliance local (dans la mesure où il a réussi à prendre de la consistance et de la stabilité) sont démenties par les faits, que ce soit à propos des objets de pratique, de la vie institutionnelle, ou de l'environnement social (et notamment de la part de cet environnement dont dépend directement l'exercice de la pratique sur les plans financier et institutionnel).

Le désaccord : comme on l'a déjà vu, l'intrication complexe des espaces d'appartenance fait de l'unification de cet appareil idéologique une toile de Pénélope qui se défait à me-

sure qu'elle se tisse, et confronte à la souffrance de tensions et d'incompréhensions de la part de ceux-là mêmes dont on attend un étayage consensuel.

Le désaccord interne: c'est l'effet direct pour le sujet de ses multiples espaces d'alliance, mais au-delà des conflits entre ses identifications multiples, et c'est à lui finalement que se ramène le désaccord externe, car ce dernier est toujours le reflet d'un conflit interne entre des parts de soi.

Ainsi non seulement il faut faire le deuil d'un espace global, unifié et stable, d'appartenance, mais encore celui d'espaces locaux d'alliance offrant la sécurité d'une unité suffisamment consistante et durable, sans même parler d'une garantie contre les démentis de la réalité.

pratiques primaires et pratiques secondaires

Tout ce que nous venons de développer s'applique aux pratiques au sens le plus large, celui qui s'applique à toute inscription dans l'espace social associée à une visée de mise en sens. Le plus souvent, elles ne se reconnaissent pas explicitement comme des pratiques ; tout le monde a peu ou prou une pratique sociale comme Monsieur JOURDAIN faisait de la prose. Nous conviendrons de parler ici de **pratique primaire**.

Mais, dans le contexte qui nous rassemble – celui d'une formation professionnelle à l'analyse de pratiques elles-mêmes le plus souvent professionnelles – il est évident que cette acception du mot "pratique" manque l'essentiel des préoccupations qui peuvent être les vôtres.

Il nous faut donc distinguer un sens plus étroit, recouvrant des pratiques que nous appellerons **secondaires**, ayant la particularité supplémentaire d'être inscrites dans la division sociale du travail : c'est-à-dire que la pratique est associée à un statut social spécifique, défini par cette pratique même. En d'autres termes, le rapport réflexif conscient du sujet à sa propre pratique détermine dans ce type de pratiques son identité sociale (et par suite sa position psychique). Bien évidemment, les pratiques professionnelles entrent dans cette catégorie. Mais aussi bien d'autres pratiques, bénévoles ou militantes.

le personnage social du praticien et sa fragilité narcissique

Avec la pratique secondaire apparaît donc le **personnage social du praticien** (pas nécessairement professionnel). On pourrait presque dire que "praticien", qui n'était qu'un attribut accolable à n'importe qui, devient là un substantif. Penser sa pratique inclut dès lors un enjeu narcissique central:

au niveau du moi idéal et/ou de l'idéal du moi : se représenter à soi-même et aux autres comme pouvant répondre du "mandat social" de garantie, de protection, et lorsqu'il est attaqué, de réparation de l'ordre symbolique; mais aussi au niveau de la quête de reconnaissance par des tiers.

Cet enjeu identitaire radicalise et dramatise le jeu d'équilibrage économique qui constitue, plus paisiblement, la "pratique pensée " (ou pensée pratique) primaire, dont il n'y a somme toute rien à dire de plus que de tout le reste de la vie psychique et de ses contradictions. Plus en effet cet enjeu narcissique prend d'importance, plus les mises en cause de la cohérence de la pratique, et la souffrance qui en résulte, sont centrales dans le système de contradictions du sujet.

Cette fragilité narcissique qui prévaut dans toutes les pratiques sociales est exacerbée par le fait qu'elles ne bénéficient pas de cet atout des pratiques productives, qu'est la **fixation de la valeur du produit** par l'échange marchand. Atout du moins de ce point de vue, car cette "loi d'airain" est d'autre part la métaphore de l'épreuve de castration en ce qu'elle a de plus impitoyable. C'est même la fuite devant cette épreuve qu'on trouve souvent à la racine des motivations pour les professions sociales. À vrai dire, celles-ci n'en protègent que très relativement : outre que la triple épreuve dont on a parlé plus haut fait alors souffrir, certes autrement, mais au moins autant, l'envahissement croissant de ces secteurs par des considérations économiques fait rentrer par la fenêtre ce qu'on avait cru mettre à la porte. Ainsi se retrouve-t-on doublement perdant, puisqu'on est pris entre le Charybde d'une incertitude impossible à lever sur la valeur intrinsèque de sa pratique, et le Scylla de voir cette valeur ramenée à ce qu'en fait la loi de l'offre et de la demande sur un marché du social. Se multiplient alors le recours à des espaces extérieurs à l'espace de pratique (notamment formation continue, et supervisions individuelles ou groupales). Ceux-ci sont choisis en fonction de marqueurs idéologiques véhiculés soit par le bouche-à-oreille, soit par la thématique et la stylistique de documents d'information. Sachant que ces choix peuvent aboutir à des désillusions, l'écart entre la réalité et l'information approximative qui y a conduit pouvant être considérable.

Une formation à l'analyse de la pratique

Ce qui nous ramène après ces longs détours au contexte dont est issu le présent texte : celui d'un espace de formation à l'animation de groupes d'analyse de la pratique.

Ici, la question se fend en deux: s'agit-il de penser sa pratique dans le **cadre des groupes d'AP** –, ce à quoi vous êtes censés aider les membres de ces groupes –, ou dans le cadre d'une **formation à l'AP** – et là, c'est de penser votre propre pratique qu'il s'agit ?

Aider les autres à penser leur pratique

Dans le premier cas, l'enjeu majeur est de faire travailler

la pensée en ayant constamment présents à l'esprit les trois registres correspondant à la “triple épreuve”, et en contrepoint avec eux :

rendre compte d'une réalité qui fait scandale – en n'hésitant pas si nécessaire à insérer des fragments de théorie ou à s'attarder dans le registre de l'étude de cas;

restaurer le consensus, non par la méthode Coué ou la prédication consensuelle, mais en repérant les discordances, et en leur donnant sens par une mise en perspective des enjeux différents des uns et des autres;

enfin faire travailler plus ou moins discrètement les contradictions internes de chaque participant. Ce peut-être en s'adressant à lui, si on le sent près à entendre et qu'on sent en même temps le groupe en position d'appui ; ou à défaut, et c'est le plus souvent, par ce que j'appelle tantôt le fusil à tirer dans les coins, tantôt la pelote basque. C'est-à-dire qu'on laisse traîner à la cantonade des propositions générales dont on connaît le pouvoir interprétatif, ou en les appliquant à un absent (en général l'objet de pratique). Ainsi évite-t-on les interprétations sauvages, laissant à l'inconscient de chacun le soin d'entendre ce qu'il est prêt à entendre.

C'est donc un travail de chef d'orchestre, attentif à chaque instrument comme à la ligne mélodique de l'ensemble, et arbitrant à chaque instant entre les multiples messages qu'il pourrait envoyer. Cependant, de ces trois registres, c'est le deuxième qui fournit l'énergie des deux autres, car il est le véritable objet de l'AP, ce qui la fait exister et perdurer dans l'espace institutionnel : être un espace où se secrètent et se restaurent **les mythes unificateurs** de l'espace d'alliance local, mis à mal par les aléas de la vie quotidienne.

penser sa pratique d'animateur de groupes d'analyse de la pratique

Dans le second cas, le jeu est plus complexe parce qu'il se combine aux enjeux spécifiques emboîtés

d'un espace de formation en général,

d'un espace de formation aux pratiques qui s'adresse à des praticiens en exercice,

et enfin d'une formation à l'analyse de la pratique.

Un espace de formation en général étaie, sur sa fonction obvie de reproduction technique (d'acquisition de compétences présumées), une fonction sociale qui lui est peut-être encore plus consubstantielle; celle d'adoubement, ou, si l'on préfère, de légitimation, par une instance fantasmée comme dépositaire de l'ordre symbolique, ou plutôt de sa version dérivée, réduite à l'ordre symbolique particulier d'un large espace d'alliance (en général une profession, mais pas toujours).

Un espace de formation aux pratiques, et en cours de pratique, est en plus attendu sur l'un ou l'autre de deux enjeux antagonistes:

soit comme confortement des espaces d'alliance d'origine de ceux qui sollicitent une formation, en particulier fondé sur l'habillage de leurs fondements idéologiques par l'autorité d'une langue présumée savante;

soit au contraire comme délégitimation de ceux-ci, lorsqu'ils ont déçu, par la recherche d'un autre objet d'allégeance plus satisfaisant (une autre "orientation théorique", l'accès à un autre niveau hiérarchique, ou à un autre espace d'exercice de sa qualification première, voire à une autre profession).

Dans cette optique, les arrière-plans idéologiques de la formation sont une variable déterminante:

soit, et c'est le cas le plus fréquent, elle répond au premier degré à cette requête d'asseoir un corpus idéologique,

soit, et c'est plus rare, elle prend cette requête à rebours, lui substituant un retour à l'enjeu de la "triple épreuve", en utilisant les discours supposés savants non comme langue sacrée, mais comme une bibliothèque de ressources où le praticien puise en fonction de son propre travail d'élaboration.

Enfin, la spécificité d'une formation à l'analyse de la pratique, spécificité peut-être transitoire, est que l'émiettement des positions idéologiques concernant cette pratique est (encore?) considérable, et que la décantation ne s'est pas (encore?) faite, même si la très récente prolifération d'écrits à son sujet, succédant à une longue période de lourd silence, tend sans doute à atténuer cet effet de dispersion.

renoncer à un corpus idéologique de référence : beaucoup à gagner et à perdre

Pour conclure, permettez-moi de reprendre ce que je disais un peu plus tôt en ce qui concerne les formations qui choisissent de prendre à rebours la demande de confortation d'un corpus idéologique de référence. J'ai dit qu'elles étaient plus rares : mais comme c'est le cas de celle-

ci, on peut se permettre d'appuyer un peu le trait. En relevant qu'à choisir cette voie, il y a certes beaucoup à gagner : si je ne le pensais pas, je ne serais pas là. Mais il y a aussi beaucoup à perdre. Après les deuils successifs mentionnés plus haut (celui d'un ordre symbolique universel, éternel, unifié, et mettant tout le réel en ordre, puis celui d'espaces locaux d'alliances échappant à la fragilité et à la contradiction), s'en ajoutent ici deux nouveaux, et non des moindres:

le deuil du fantasme de compétence avérée, qui renvoie sans échappatoire à la fragilité narcissique que ce fantasme cherchait à colmater.

et le deuil des idéologies traduisant la partialité initiale, qui renvoie à la vérité nue de cette partialité, à ces enjeux que nous avons érigés en impératifs catégoriques, dont nous ne pouvons nous détacher sans nous renier, mais auxquels nous ne pouvons, en fin de compte, donner d'autre justification qu'un humble constat: celui d'y avoir été conduits par un secret fil d'Ariane qui a tracé, jour après jour, rencontres après rencontres, choix après choix, le sens de notre vie.

Références des autres textes de l'auteur auxquels il est fait renvoi dans les commentaires.

① La castration <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/theorie-psychanalytique/> pp.23 sqq

② *ibid.*, passim, et notamment pp. 3 à 6, 17, et 26 à 28

③ Théoriser à partir de la Pratique *in la Formation en Psychologie, filiation bâtarde, transmission troublée* (P. MERCADER et A. N. HENRI dir.), Presses Universitaires de Lyon Lyon 2004 p. 195-199 et 275-303

OU URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/theorie-ideologie-pratique/>

④ Le Darwinien contre l'Ingénieur, et le Bricoleur en arbitre <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/epistemologie/>

⑤ De l'obscur objet de la théorisation à l'obscur passion de théoriser *in La partialité comme atout dans les sciences humaines* (Georges GAILLARD, Patricia MERCADER, Jean-Marc TALPIN dir.), In Press 2011

OU URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/theorie-ideologie-pratique/>